

**YVONNE
DE
COATMORVAN**

par

M^{lle} Zénaïde FLEURIOT

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi

– 2010 –

DU MÊME AUTEUR AUX ESR

La trilogie Daubry :

LE PETIT CHEF DE FAMILLE 229 p. 17,00 ☐

PLUS TARD OU LE JEUNE CHEF DE FAMILLE 244 p. 18,00 ☐

RAOUL DAUBRY 236 p. 18,00 ☐

La trilogie de Galadoc :

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES 203 p. 17,00 ☐

AU GALADOC 261 p. 18,00 ☐

BENGALE 225 p. 18,00 ☐

La trilogie du Val Argand :

TRANQUILLE ET TOURBILLON 191 p. 16,00 ☐

LE CŒUR ET LA TÊTE, 213 p. 18,00 ☐

L'EXILÉE DU VAL ARGAND (À PARAÎTRE)

La bilogie de Gildas :

GILDAS L'INTRAITABLE 209 p. 17,00 ☐

SOUS LE JOUG 267 p. 19,00 ☐

BIGARETTE 152 p. 14,00 ☐

AIGLE ET COLOMBE 291 p. 20,00 ☐

UN CŒUR DE MÈRE SUIVI DE LE PREMIER TABLEAU 150 p. 14,00 ☐

LA VIE EN FAMILLE 232 p. 18,00 ☐

DE TROP 177 p. 15,00 ☐

UN FRUIT SEC 211 p. 17,00 ☐

SANS BEAUTÉ 217 p. 17,00 ☐

MONSIEUR NOSTRADAMUS 238 p. 18,00 ☐

MANDARINE 281 p. 19,00 ☐

CALINE 231 p. 18,00 ☐

EN CONGÉ 150 p. 15,00 ☐

BOUCHE-EN-CŒUR 169 p. 15,00 ☐

UN ENFANT GÂTÉ 147 p. 14,00 ☐

PAPILLONNE 147 p. 14,00 ☐

FEU & FLAMME, 189 p. 16,00 ☐

TOMBÉE DU NID, 237 p. 18,00 ☐

RAYON DE SOLEIL, 175 p. 16,00 ☐

RÉSÉDA, 217 p. 17,00 ☐

YVONNE DE COATMORVAN, 157 p., 14 ☐

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

YVONNE DE COATMORVAN

I

Qui ne se rappelle l'entrée en matière de l'un des plus jolis romans de sir Walter Scott : *Guy Mannering* ? Ce voyageur attardé, perdu dans un pays inconnu, excite au plus haut point l'intérêt. La nuit arrive, le froid devient intense et une grande solitude se fait autour de lui.

Cette position du héros écossais était précisément celle d'un jeune homme suivant à cheval, le 2 mars 1837, un chemin désert, difficile, souvent impraticable. C'était certainement la première fois que notre voyageur s'enfonçait aussi avant dans les terres de notre bon pays de Bretagne, et sa qualité d'étranger se révélait jusque dans les détails de son svelte costume de voyage. Ce cavalier à la taille élégante, à la figure fine et blanche, à la toilette soignée, ne pouvait être le fils de quelque gentilhomme campagnard regagnant, après une journée passée en ville, le manoir paternel. Sa monture était un bidet aux formes vulgaires, mais d'un caractère patient et supportant bravement la fatigue. Le voyageur avançait péniblement sous une pluie froide et continue qui lui fouettait le visage, et n'accordait aucune attention aux beautés un peu sauvages du pays pittoresque qu'il traversait. Parfois il se levait sur ses étriers pour regarder autour de lui. Ce regard était plutôt celui de l'homme qui veut s'orienter ou qui cherche un gîte, que celui du touriste observateur ou du poète qui aime les horizons immenses, les vastes bruyères incultes où se dressent les noirs *menhirs*, les vallées profondes au fond desquelles coule un gros ruisseau voilé par un rideau d'aulnes et de saules, et dont le nom demeure inconnu même dans les contrées qu'il arrose.

Les rares chaumières d'argile devant lesquelles il passait étaient closes. Chaque fois qu'il rencontrait un pâtre assis sur un fossé les jambes pendantes, il lui adressait invariablement cette demande :

— Mon petit ami, suis-je encore loin de Kerdual ?

L'enfant disait quelques mots qui lui étaient parfaitement incompréhensibles, et le plus souvent riait niaisement sans rien répondre.

— Maudit pays ! grommelait alors le jeune homme en éperonnant son cheval fatigué, enfants imbéciles ! voyagerai-je toute la nuit dans des chemins qui sont des casse-cou ?

Il commençait à craindre sérieusement de ne pouvoir se procurer un abri pour la nuit, quand, en plongeant son regard dans un petit chemin creux, il vit apparaître un troupeau de vaches conduites par une petite fille aux jambes nues. Un vieux paysan suivait. Sa journée finie, il reprenait le chemin du logis, sa houe sur l'épaule et sa pipe entre les dents.

Le voyageur arrêta son cheval, et quand le troupeau eut défilé devant lui, il adressa sa question ordinaire.

Le vieillard et l'enfant se regardèrent et échangèrent quelques paroles dans ce rude dialecte qu'il ne pouvait comprendre, puis le vieillard prit la gaule des mains de la petite fille, et la désignant du doigt au jeune homme :

— Kerdual, dit-il, bourg Kerdual.

Il comprit qu'on la lui donnait pour guide, ce qui l'amena à penser qu'il n'était pas éloigné du bourg. Pour un homme mouillé, transi, découragé, c'était la plus agréable des nouvelles. Il remercia le vieillard par un large pourboire, mit son cheval au pas, et suivit sa petite conductrice, qui avait pris un chemin à gauche et qui marchait lestement, un sabot dans chaque main.

Quand ils arrivaient devant ces mares dont l'eau noirâtre montait jusqu'aux jarrets du cheval, elle se tournait vers lui, indiquait de la main qu'il fallait poursuivre, et disparaissait dans un champ. Il voyait bientôt reparaitre à l'autre bout sa petite coiffe bretonne que la pluie collait à ses tempes. Cet affreux chemin débouchait dans une place triangulaire autour de laquelle s'élevaient dans le plus grand désordre une douzaine de cabanes couvertes en chaume. Au fond, il y avait un groupe de beaux arbres entre les cimes desquels passaient la pointe d'un clocher et trois ou quatre maisons au toit d'ardoises. Le tout formait le

bourg de Kerdual. L'enfant se dirigea sans hésiter vers une des grandes maisons du bourg. Sur le seuil se tenait un vieillard de haute taille, dont les yeux louches ne quittaient pas l'étranger. Quand son cheval s'arrêta devant lui, il souleva le bonnet de coton bleu rayé de blanc qui couvrait ses yeux gris.

— Bonsoir, monsieur, dit-il ; le temps n'est pas beau ce soir.

Ces paroles, prononcées en mauvais français, retentirent délicieusement aux oreilles de l'étranger, qui commençait à se sentir les oreilles agacées par l'idiome du pays. Il avait jeté un regard rapide sur la maison où on le conduisait, la touffe de gui était là, se balançant au vent du soir. C'était une auberge que cette grande maison aux murs non crépis, d'apparence peu engageante. Il répondit au salut de l'aubergiste en touchant du doigt la visière de sa casquette et demanda l'heure, l'obscurité ne lui permettant pas de consulter sa montre.

La réponse ne parut pas le satisfaire.

— A quelle distance suis-je du château de Coatmorvan ? demanda-t-il encore.

— Est-ce que vous voudriez aller à la noblesse, monsieur ? répondit l'aubergiste avec une certaine appréhension. Cela sera difficile si vous ne connaissez pas la route. Le chemin est mauvais en diable et votre cheval n'en peut plus. Attendez à demain. Il y a ici bon feu, bon souper, bon lit.

— Je vous ai demandé à quelle distance j'étais de Coatmorvan, répéta le voyageur avec impatience.

— On compte une grosse demi-lieue, monsieur. Votre bidet fera bien cela en une demi-heure.

Cette réponse, passablement ironique, décida le jeune homme. Il sauta à bas de son cheval et en jeta la bride au vieillard.

— L'enfant, monsieur ; vous oubliez l'enfant, dit l'aubergiste.

La fillette était là, grelottante et gardant le silence.

— Pauvre petite, fit le jeune homme, cela me fait mal de penser que, par cet affreux temps, elle a une demi-lieue à faire. Ne pourriez-vous la loger ?

— Je coucherai avec Isabelle, Perr Coz,¹ dit vivement la petite fille. Grand-père m'a dit que je pouvais rester.

— Ma fille et elle s'arrangeront, dit le vieillard traduisant sa réponse, il serait dur pour l'innocente de recevoir l'averse qui commence. Entrez, monsieur.

Le voyageur, précédé par sa petite conductrice, entra. D'abord il ne vit qu'une chose : le feu qui brûlait dans la haute cheminée. Il s'en approcha et, sur l'invitation d'une grande fille à la peau rousse, qui mêlait la bouillie d'avoine destinée au repas du soir, il alla s'asseoir sur un banc de chêne noirci, placé sous le manteau de la cheminée. Offrant alternativement à la flamme brillante de l'ajonc ses mains et ses pieds raidis par le froid, il s'abandonna un instant au bien-être qu'il éprouvait, puis, ôtant sa casquette et son manteau, il s'adossa à son fauteuil rustique et jeta un coup d'œil autour de lui.

La maison était longue, et cependant le rez-de-chaussée ne formait qu'un immense appartement dont la partie inférieure restait dans l'ombre. Des meubles symétriquement rangés s'alignaient d'un côté jusqu'à l'escalier qui conduisait au premier étage. D'un autre côté s'allongeait une table supportée par des tréteaux, flanquée de deux bancs solides dans toute sa longueur. L'escalier et une armoire placée de manière à intercepter le vent de la porte d'entrée formaient la séparation. Au-delà, il y avait une table pareille et une assez grande quantité de tonneaux. L'éclairage de cette vaste pièce se composait de la flamme capricieuse du foyer, de la lueur terne d'une chandelle de résine placée à l'angle de la cheminée dans un bois fendu, de celle d'une maigre et raboteuse chandelle de suif tristement inclinée dans son haut chandelier de fer. Cela éclairait tant bien que mal une dizaine d'hommes assis à la table et qui étaient là causant, fumant et buvant. L'arrivée de l'étranger avait suspendu la conversation, mais, après quelques tentatives fort adroites faites pour s'assurer qu'il ignorait le breton, elle recommença, et on ne s'occupa plus du monsieur. Le monsieur regardait presque avec intérêt un spectacle évidemment nouveau pour lui. A travers le nuage de

¹ Vieux Pierre.

fumée de tabac qui couvrait les buveurs d'un brouillard, il avait fini par distinguer parfaitement leurs visages. Leur animation, la singularité de leur attitude l'avaient frappé. Les plus éloignés, accoudés sur la table, le chapeau enfoncé sur les sourcils, paraissaient gravement attentifs. De temps en temps, ils ôtaient d'entre leurs lèvres la pipe courte et noircie pour y porter le bol colorié où pétillait le cidre frais tiré, mais cela se faisait sans bruit, et les yeux ne quittaient pas les principaux personnages assis au haut bout de la table.

Celui qui faisait face à l'étranger était un homme de cinquante ans, petit, trapu, et encore robuste. Ses traits étaient accentués et réguliers, l'énergie de sa physionomie frappait. Son costume était celui d'un homme aisé. Son regard calme, ses gestes rares, mais expressifs lui donnaient un air d'autorité sur ses compagnons. Il n'avait devant lui ni bol, ni verre. Ses deux bras croisés sur sa large poitrine, les épaules appuyées contre le mur, il promenait autour de lui son œil bleu qui brillait sous l'arcade avancée de ses sourcils ou l'arrêtait sur son vis-à-vis, un homme de beaucoup plus jeune que lui, mis un peu comme un bourgeois et dont l'air était à la fois timide et rusé. Celui-ci buvait à petites gorgées l'eau-de-vie placée devant lui, et sa voix perçante s'élevait souvent au-dessus des autres voix. L'étranger ne pouvait rien comprendre à la discussion, et cependant, à sa grande surprise, il reconnut que la politique s'en mêlait. Une fois, l'homme placé en face de lui s'était levé, le regard étincelant, les sourcils froncés, il avait prononcé une phrase d'où jaillit le nom du roi régnant, en frappant sur la table avec une force telle que le lourd meuble en avait craqué. Son vis-à-vis l'avait immédiatement apaisé par quelques paroles dites à voix basse et accompagnées d'un regard sournois dirigé vers le voyageur. Celui-ci devina que sa présence gênait, et comme en ce moment l'aubergiste l'avertissait que, la bouillie étant cuite, son souper allait être servi, il se leva et suivit Perr Coz, qui le précédait un chandelier à la main.

Par son costume et ses manières, le voyageur paraissait appartenir à une famille riche, et la sensation qu'il éprouva en entrant dans sa chambre à coucher fut des plus désagréables. Sa

chambre, c'était le premier étage tout entier, c'est-à-dire un seul appartement, mais plus nu, plus froid, plus misérable que le rez-de-chaussée. Là, pas de foyer ardent, pas de meubles cirés aux luisantes ferrures. Un lit clos contre une cheminée béante et noire, une table formée de planches à peine rabotées se perdant dans les profondeurs de l'immense chambre ; au lieu du lard appendu aux poutres, une provision de chandelles, des pains de suif, des morues qui indiquaient que le vieillard cumulait et était aussi bien épicier qu'aubergiste. La maison n'étant pas finie, il n'y avait ni cloisons, ni portes, et tous les bruits du rez-de-chaussée se faisaient très distinctement entendre. Le couvert était mis au bout de la table. Sur une nappe de toile écrue magnifiquement frangée, il y avait deux assiettes, un couvert d'étain, un verre commun, du pain un peu moins noir que le pain d'orge placé sur la table de la cuisine, du sel dans une soucoupe ébréchée.

L'aubergiste déposa le chandelier sur la nappe, descendit et reparut presque aussitôt. Il était suivi par Isabelle qui avait préparé le souper du voyageur sous ses yeux, sans qu'il s'en aperçût. Une soupe à l'oignon, une large omelette qui nageait dans le beurre, un cruchon de cidre furent placés devant lui. L'omelette aurait pu satisfaire trois hommes d'un honnête appétit.

Un demi-sourire effleura les lèvres du voyageur.

— Je n'ai pas eu de chance, murmura-t-il, mais aussi c'est vendredi.

— Voulez-vous autre chose, monsieur ? demanda Isabelle avec son abominable accent breton.

— Du feu.

Et il ajouta, en regardant l'omelette dorée :

— L'enfant a-t-elle soupe ?

Pas encore ; la bouillie bout dans le bassin.

— Donnez-lui une assiette, une fourchette, un verre, et envoyez-la moi.

Le père et la fille s'éclipsèrent de nouveau. Cinq minutes plus tard un fagot d'ajoncs s'embrasait dans la cheminée et les deux convives se mettaient à table. La petite fille, assise sur la pierre du foyer, mangeait sur ses genoux. Sa timidité s'en allait peu à peu ;

elle mordait avec ses petites dents blanches le pain dur, et souriait en levant vers le jeune homme un visage épanoui rougi par la flamme. Cette petite figure heureuse était charmante à regarder, et il s'applaudissait de l'idée qu'il avait eue de convier sa conductrice à son festin rustique. Il ne dura pas longtemps. L'enfant fut congédiée et Isabelle vint mettre des draps au lit et enlever le couvert. Le jeune homme avant demandé de l'encre, il y eut un moment de malaise et puis Isabelle assura que le recteur aurait certainement l'obligeance de prêter son écritoire, et on courut au presbytère. Quelques minutes plus tard Isabelle apportait triomphalement, à son hôte un petit encrier de corne et une plume d'oie fraîchement taillée.

Elle fit sa couverture, ralluma le feu qui s'éteignait, glissa son doigt dans un fond de bouteille suspendu au lit par une ficelle pour s'assurer que l'eau bénite n'était pas absente, souhaita une bonne nuit au jeune homme et se retira. Il resta seul. Sa montre ne marquait que neuf heures, c'était bien tôt pour se coucher, et l'écritoire arrivée, il avait tiré de sa valise ce qu'il lui fallait pour écrire. S'asseyant devant le feu, il écrivit la lettre suivante qui va donner sur sa personne et son voyage les renseignements qu'il est temps de connaître.

« Ma paresse t'étonne, mon cher Edouard. Tu me crois à Paris occupé à tuer le temps le plus agréablement possible. Ah ! bien oui ! Je suis en Bretagne, au fond de la Bretagne, c'est-à-dire dans une sorte de pays sauvage où je me trouve tout dépaysé, moi homme civilisé. Je t'écris dans un hangar qu'on appelle une chambre dans cette auberge, je suis assis sur un coffre et adossé contre mon lit, une espèce d'armoire à deux battants à jour, je me chauffe à un feu d'ajoncs qui n'est que flammes et pétilllements. Tu t'écries : que diable Lionel va-t-il faire dans cette galère ? Franchement, mon cher ami, ta présence m'est quelque peu nécessaire à Paris. Mon père est tout entier à sa politique, à ses rêves d'ambition et la maison paternelle n'a en vérité rien d'attrayant pour moi. Tu n'étais pas à Strasbourg que je m'ennuyais profondément. Notre société en deuil était à moitié

dispersée, il n'y avait rien de nouveau sous le soleil de la rampe et les théâtres tournaient dans un cercle vicieux, le temps contrariait les promenades, je me suis senti atteint du spleen et un étrange désir m'est venu. Ma mère, que j'ai à peine connue, était bretonne ; sa famille habite toujours la Bretagne. Son frère et mon père, entièrement divisés d'opinions, n'ont jamais pu se souffrir et sont devenus complètement étrangers l'un à l'autre. Aussi a-t-il paru mécontent quand je lui ai parlé de l'idée que j'avais conçue de faire une visite à mon oncle. Mais comme il a aussi le désir de faire de moi un diplomate et qu'il espère toujours vaincre mes répugnances, il a pensé que ce voyage pourrait bien avancer ses affaires en me dégoûtant de mon existence désœuvrée, et il m'a laissé partir. Si je l'en crois, mon oncle est une espèce de brute, un paysan encroûté, un homme absurde et violent, un type du Breton têtue. Cela posé, il a écrit quelques lignes qui me serviront d'introduction et j'ai pris la diligence. Mon voyage n'a rien offert d'intéressant. Regarde-moi comme arrivé à Lannion, une petite ville du département des Côtes-du-Nord. Là j'apprends que Ker dual — Ker dual, c'est le nom de la paroisse dans laquelle se trouve le manoir de mon oncle — est à quatre lieues. Or, je te dirai qu'il serait imprudent de faire sur ses jambes ces lieues bretonnes. Donc, je loue un cheval du pays et je me lance seul, bravement, dans ces chemins inconnus. La première partie de mon voyage a été charmante. Le pays que je traversais était fort pittoresque et avait je ne sais quel aspect sauvage qui me plaisait. Tu sais que je t'ai souvent dit qu'il y avait en moi l'étoffe d'un poète. Ce qu'il y a de certain, c'est que mes riantes idées se sont bientôt abîmées dans une mauvaise humeur des plus prosaïques, quand le ciel, où couraient des nuages menaçants, a laissé tomber averse sur averse. Le pays alors m'a semblé laid, désert, affreux, et comme je ne voyais autour de moi que des landes immenses où ne paraissait aucune habitation, j'ai cru que mon malheureux cheval et moi allions être forcés de voyager toute la nuit faute d'un abri. Heureusement, je m'étais, sans m'en douter, rapproché du bourg de Ker dual et me voici installé dans une auberge. Je n'ai pas osé me rendre chez mon oncle à cette heure avancée et dans

cet équipage ; d'ailleurs, j'étais demi-mort de faim et de froid, et une lieue à faire me causait un véritable effroi.

« J'arrête ici cette première partie de ma lettre, car mon feu s'éteint, le frisson me gagne, et la lueur de ma chandelle, que les vents contraires font de plus en plus vaciller et finiront par éteindre, me devient insuffisante. Je n'y vois plus, bonsoir.

« LIONEL DE CHATENOY »

II

Le lendemain matin, Lionel qui, par l'excès de la fatigue, avait pu dormir sur la dure couette de balle d'avoine du lit de l'auberge, partait frais et reposé, précédé par Perr Coz qui avait voulu lui servir lui-même de guide jusqu'à la Croix bleue. C'était la croix en granit qui s'élevait au premier carrefour.

Arrivé là, le vieux Breton souleva d'abord avec respect son bonnet de coton, et montant sur les degrés de gazon, il étendit le bras devant lui.

— Là-bas, dit-il, un peu à droite, vous devez apercevoir un sapin qui dépasse les autres arbres, et qu'on prendrait, de loin, pour le grand mâât d'un navire.

— Je le vois parfaitement, dit Lionel, qui avait cherché des yeux dans la direction indiquée.

— Ce sapin-là, monsieur, est au milieu du bois de Coatmorvan. Marchez droit vers lui, en suivant le chemin que vous allez trouver à votre gauche, et vous serez à Coatmorvan avant un quart d'heure.

Cet avis donné, le vieux Perr prit congé du voyageur qui mit son cheval au trot, mais sans presser son allure, qui n'avait rien de bien rapide. Au moment de toucher à un but, quel qu'il soit, l'ardeur du désir se modère soudain, et surtout quand il s'agit de l'inconnu, une hésitation subite fait ralentir les derniers pas. Cette courte promenade n'avait d'ailleurs aucun des inconvénients du voyage pénible de la veille. Dans la seconde partie de la nuit, un frais vent d'ouest s'était levé, et avait dispersé dans toutes les directions les nuages qui couvraient le ciel. Ce voile épais et noir avait été déchiré en mille pièces, les derniers lambeaux flottaient encore çà et là sur le fond d'azur, mais le soleil semblait les repousser de ses flèches d'or. Les bois, les champs, les prairies étaient inondés de lumière. Les landes stériles auxquelles la sécheresse avait donné une teinte rougeâtre, fatigante pour l'œil, avaient reverdi sous la pluie, et l'aspect général du pays s'en était singulièrement adouci. Lionel, en passant sous les arbres touffus qui formaient, par endroits, une voûte au-dessus de sa tête, et

d'où s'échappaient mille gazouillements, oubliait qu'il les avait maudits la veille ; le chemin lui-même, ce chemin étroit, crevassé, difficile, maintenant si plein d'ombre et de fraîcheur, lui paraissait préférable aux routes aplanies et faciles qui avoisinent les grandes villes.

De temps en temps, il cherchait de l'œil la cime du sapin qui devait le guider, et dont il se rapprochait de plus en plus. Il venait de le perdre de vue. Dans ce pays accidenté, le chemin descendait sans cesse pour remonter de nouveau. Dans un pli formé par le terrain, un ruisseau qui sortait d'une prairie s'élargissait de plus en plus dans la route et la remplissait d'une eau courante et peu profonde. Les charrettes et les animaux devaient traverser cet espace liquide. Des pierres avaient été placées à une petite distance l'une de l'autre pour les piétons qui, surtout après les pluies, n'auraient pas pu passer à pied sec. Tout occupé que fût Lionel à faire violence à son bidet qui n'entraît jamais dans l'eau que de très mauvaise grâce, il aperçut de loin deux personnes qui s'avançaient dans l'étroit chemin creux. Il les vit s'arrêter, échanger quelques paroles et puis se séparer. L'une d'elles, une jeune fille, alla s'appuyer contre la barrière d'un champ, dans l'attitude d'une personne qui attend ; l'autre, un homme d'un certain âge, continua son chemin en se servant des grosses pierres posées dans l'eau. Il leva la tête en entendant le clapotement qui accompagnait la marche du cheval de Lionel, et le jeune homme reconnut la figure dure et énergique de l'orateur de la veille. Celui-ci n'eut pas l'air de le reconnaître et ne lui adressa pas la parole. Lionel lui aurait cependant volontiers demandé son chemin, car sur l'autre bord deux routes à peu près semblables se montraient, mais il pensa qu'il aurait toujours la ressource de s'adresser à la jeune fille dont la coiffe blanche apparaissait au-dessus de l'angle du fossé. Arrivé tout près d'elle, il arrêta son cheval.

— Lequel de ces chemins dois-je prendre pour me rendre à Coatmorvan ? demanda-t-il.

Au son de sa voix, la jeune fille leva la tête et fixa sur lui, sans hardiesse, mais sans timidité, deux grands yeux bleus au regard profond et doux.

— Oh ! oh ! pensa Lionel, les bergères dans ce pays ont quasi l'air de princesses.

Il était certain que la femme blonde qu'il avait devant lui avait dans les traits, la physionomie et le maintien une distinction native des plus remarquables.

Son costume cependant ne paraissait différer en aucune façon de celui d'Isabelle, la fille de l'aubergiste ; mais, en y regardant de plus près, on ne pouvait manquer d'y remarquer de notables différences.

La petite coiffe qui cachait à demi ses cheveux blonds était de mousseline très claire sur les tempes, et tous ses vêtements étaient d'un tissu beaucoup plus fin ; un châle brun et souple laissait deviner l'élégance de sa taille, et ce n'était pas un soulier grossier qui enfermaient son pied bien cambré.

Modifiant involontairement le ton cavalier de sa question, Lionel la répéta en portant un doigt à sa casquette de voyage.

La jeune fille leva une main qui n'avait certes jamais connu le rude travail des champs.

— Prenez ce chemin à droite, dit-elle dans un français très pur, mais fortement empreint de l'accent bas-breton, la première barrière que vous trouverez ouvre sur l'avenue de Coatmorvan.

Lionel remercia, salua et fit prendre à son cheval la direction indiquée. Il trouva bientôt la barrière dont la jeune fille lui avait parlé. Elle était fermée, il dut mettre pied à terre pour y faire passer son cheval sur lequel il jugea inutile de remonter. Coatmorvan était devant lui.

Qui a vu en Bretagne une de ces vieilles gentilhommières dont s'accommoderaient mal les goûts modernes, a vu ce manoir de Coatmorvan. Au milieu d'une masse de feuillage, diversement nuancé, une maison lourde recouverte de granit, flanquée d'une légère tourelle ronde, placée à mi-coteau au-dessus d'un frais vallon où s'attardait, parmi les peupliers et les saules, un gros ruisseau auquel on donnait le nom de rivière. Devant la maison,

une de ces hautes futaies en pente appelées roz ; derrière, un autre roz transformé en un bois aux sentiers soignés, dont la première ligne d'arbres ombrageait les murs d'un vaste jardin potager ; au-dessus des toits abaissés des communs, le colombier traditionnel, pareil à une forteresse, montrant son toit gazonné.

Lionel, la bride de son cheval passée à son bras, descendit lentement le chemin caillouteux. Comme il arrivait à l'angle d'un vieux mur couvert de lierre, il aperçut un homme bien vêtu qui, le corps à moitié perdu dans une oseraie, paraissait occupé à choisir parmi les touffes jaunâtres les tiges les plus menues et les plus flexibles. En entendant les pas du cheval, il se détourna et montra une figure maigre coupée en deux par un nez énorme, qui venait peser sur une lèvre épaisse et mal dessinée.

— M. de Coatmorvan, monsieur ? demanda Lionel, qui se demandait si le propriétaire de cette étrange figure ne serait pas son oncle lui-même.

— Le... le... le voilà, monsieur, répondit en bégayant celui qu'il interpellait, et dont la main chargée d'osier s'était dirigée vers la droite.

Lionel remercia, et s'avança vers le personnage qu'on lui indiquait. Ils se saluèrent, et le jeune homme, après s'être assuré qu'il avait bien affaire à son oncle, cette fois, lui remit la lettre écrite par son père. Le vieillard mit son chapeau sous son bras et déplia le papier. Lionel l'examinait avec intérêt. M. de Coatmorvan était d'une haute stature. Sur son front élevé, où se croisaient des rides profondes et des veines que la moindre émotion devait faire gonfler, se dressait une épaisse chevelure noire à peine mêlée de quelques fils blancs ; une barbe grise, fournie, ondoyante, tombait sur sa poitrine ; les yeux à fleur de tête avaient le regard vif et assuré ; la pose révélait l'homme encore robuste. Devant cet homme de soixante ans, dont l'âge avait pu flétrir la beauté, mais non affaiblir la vigueur, Lionel se rappelait involontairement les vieux chênes qu'il avait rencontrés sur sa route et qui semblaient écraser sous leurs branches dépouillées, mais puissantes, leurs rejetons débiles.

Le visage de M. de Coatmorvan ne trahit aucune émotion pendant la lecture de la première page de la lettre qu'il lisait, mais à peine eut-il jeté les yeux sur l'autre page qu'il releva brusquement la tête et tendant ses deux mains vers Lionel :

— Fils de ma sœur, soyez le bienvenu ! s'écria-t-il.

Puis après l'avoir chaleureusement embrassé, il recula de quelques pas, et croisant les bras sur sa large poitrine :

— Comme vous lui ressemblez ! dit-il lentement.

— Tous ceux qui l'ont connue me l'ont dit.

— Ils vous ont dit la vérité. Pauvre Marguerite ! Si elle eût vécu, nous ne serions pas à faire connaissance, et je n'aurais pas risqué d'accueillir comme un étranger le fils d'une Coatmorvan. Mais vous devez être fatigué, mon neveu, et votre cheval aussi. Paéroun ?

Le bonhomme au long nez s'approcha.

— Paéroun, je te présente mon neveu ; le fils de Marguerite.

Le bonhomme salua en faisant mille contorsions grotesques.

— Appelle Stéfann, reprit M. de Coatmorvan, et recommande-lui de bien soigner ce cheval.

— Je n'y manquerai pas, et si monsieur... monsieur...

— A propos, comment vous appelez-vous, Châtenoy ? interrompit M. de Coatmorvan.

— Lionel, mon oncle.

— Ce saint-là n'est pas Breton, n'est-ce pas ? Jean ? Eh bien ! que voulais-tu dire ?

— Si M. Lionel voulait me laisser son cheval, voilà Stéfann qui arrive.

— C'est cela, laissez-lui votre bidet, Lionel, il va le faire soigner.

Lionel dégagea son bras de la bride, dont se saisit Paéroun. M. de Coatmorvan lui prit le bras et ils se dirigèrent tous les deux vers la maison.

— Ce pauvre Paéroun demeure avec nous, dit M. de Coatmorvan à Lionel ; il n'est pas fort, comme vous voyez, et l'esprit n'est pas son fait ; mais c'est un bon diable un peu parent de ma femme, qui, vu sa misère d'intelligence, l'avait de tout

temps pris sous sa protection. Ma fille Yvonne est sa filleule, et c'est pourquoi, d'après l'enfant, tout le monde a fini par l'appeler Paërour, qui, en breton, signifie parrain. A propos de ma fille, ce sera pour vous une nouvelle connaissance. Vous allez la trouver bien différente de vos belles dames parisiennes. Elle a été élevée à la campagne, car je n'ai jamais pu consentir à m'en séparer. Ai-je eu raison ? C'est ce dont beaucoup de personnes doutent. Pourtant notre vieux recteur, qui lui donnait des leçons, était un homme instruit et prétendait que la fillette avait l'esprit vif, et qu'elle en savait suffisamment. Enfin, attendez-vous à voir en elle une Bretonne pur sang, au cœur franc, à la parole vraie. Elle vous jouera quelques tours, les premiers jours, pour vous échapper, car elle est sauvage terriblement sauvage pour ceux qu'elle ne connaît pas.

Comme M. de Coatmorvan prononçait ces dernières paroles, ils franchissaient le seuil du manoir,

Dans la vaste cuisine, une servante à demi vêtue pétrissait du beurre encore tout humide de lait.

— Savez-vous où est Yvonne ? lui demanda son maître.

— Mademoiselle vient de rentrer, monsieur, répondit la servante en interrompant son travail pour regarder le nouveau venu, elle est dans le salon ou dans sa chambre.

— Nous la trouverons. Allez à la cave, Coupäia, prenez une bouteille de la grande caisse, à gauche, et apportez-la nous dans le salon avec des verres.

Cet ordre fut suivi de quelques mots dits en breton, dont Lionel comprit parfaitement le sens en voyant Coupäia rougir et regarder ses jambes nues, et puis M. de Coatmorvan précéda son neveu dans une vaste pièce qui servait de salle de réception, de salle à manger et d'appartement de réunion pour la famille. Quatre grandes fenêtres à petits carreaux éclairaient à peine suffisamment ses sombres lambris de chêne, et l'ameublement se réduisait à ceci : un buffet dont la corniche sculptée touchait au plafond ; une table rectangulaire et massive, placée au milieu de l'appartement ; un bureau Louis XV, richement incrusté d'étain ; une collection de sièges de tous les styles et de toutes les époques.

Le dernier venu était un fauteuil Voltaire, un véritable intrus qui, avec un petit meuble fort élégamment tourné et couvert de menus objets de l'aspect le plus féminin, représentait dans la grande salle les confortables innovations de l'ameublement moderne. Mais ce qui frappa le plus Lionel fut le trophée d'armes savamment disposé au-dessus de la large tablette de la cheminée. En fait d'ornementation, il n'aurait jamais trouvé celle-là.

M. de Coatmorvan fit asseoir Lionel au haut bout de la table, et se plaçant près de lui :

— Je vais maintenant finir la lettre que tu m'as remise, fit-il en dépliant le papier. Il y a si longtemps que mon cher beau-frère ne m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'il est juste que je le lise tout au long.

La lecture ne dura pas longtemps ; il chiffonna le papier, et le remettant dans sa poche :

— J'en allumerai ma pipe, dit-il en riant ; mais dis, mon neveu, tu vas nous rester quelque temps. Ton père me dit que quelques jours passés à la campagne te feront du bien. Quelques jours ! la bonne farce ; on ne vient pas à Coatmorvan pour quelques jours. On ne se fortifie pas en quelques jours. Je veux que tu te défasses ici de la délicatesse de ta santé ; tu verras ta cousine ; diable, elle n'est point délicate, elle : je crois en vérité qu'elle est plus grande que toi.

— Je serais certainement très heureux de prolonger mon séjour à Coatmorvan, dit Lionel, mais...

— Mais, quoi ?

— Mais je ne voudrais pas laisser mon père seul pendant longtemps.

— Bon ! s'écria M. de Coatmorvan en éclatant de rire, ton père se passera, ma foi, bien de toi ; il serait devenu bien tendre. Ah ! ah ! on le connaît, ton père : c'est un dur à cuire, et tu peux être tranquille. Tant qu'il aura sa maudite ambition autour du cœur, il ne s'occupera guère d'autre chose. Ce n'est pas pour en dire du mal, mais on sait comme il tient à cette infernale politique qui nous a brouillés.

— Ouf ! pensa Lionel, voilà mon oncle qui prend feu. Diable, quelle verve ! Va-t-il me demander une profession de foi ?

Mais un incident inattendu vint heureusement changer le sujet de cette conversation, dont la tournure ne laissait pas que d'alarmer un peu le jeune homme, mis en défiance par son père. Une porte placée à gauche de la cheminée s'était ouverte et puis refermée si vite, que Lionel n'avait pu seulement entrevoir la personne qui avait fait une tentative pour entrer.

M. de Coatmorvan passa la main sur son épaisse barbe grise, cligna de l'œil en regardant Lionel, et élevant sa voix forte et vibrante :

— Yvonne, cria-t-il.

Rien ne répondit à son appel.

— Eh bien ! fillette, reprit-il, faut-il que j'aïlle te prendre par le bras pour venir dire bonjour à ton cousin ?

Et, se levant brusquement, il se dirigea vers la porte et l'ouvrit au large. Contre les marches sombres d'un escalier en spirale se détacha une silhouette de femme ; d'une main elle relevait sa robe et de l'autre elle s'appuyait contre la pierre dans l'attitude d'une personne qui prépare une fuite. Et, de fait, un de ses pieds était déjà posé sur la première marche.

Elle était découverte, il n'y avait plus qu'à paraître ; ce qu'elle fit comme à regret. Lionel vit s'avancer, rouge de timidité et avec une lenteur calculée, une grande jeune fille qui gardait obstinément ses yeux baissés. Il y avait si loin de cette femme aux femmes élégantes qu'il avait jusque-là fréquentées, qu'un sourire involontaire, dont il ne songea pas à réprimer la sanglante ironie, vint à ses lèvres. En ce moment, Yvonne se décidait à lever les yeux sur son cousin ; elle vit ce sourire : de rouge qu'elle était, elle devint très pâle, et s'arrêta au milieu du salon.

Lionel se leva, et alla s'incliner devant elle.

— Allons, allons, pas tant de façons, s'écria M. de Coatmorvan, embrassez-la. Que diable, entre cousins germains ! Yvonne, c'est le fils de ta tante Marguerite.

Lionel, la main tendue, fit un pas vers Yvonne, mais elle recula et le salua profondément en rougissant, mais avec un air hautain

qui l'étonna, et, se dirigeant vers l'embrasure d'une des fenêtres, elle prit sur la petite table un morceau de canevas et s'assit.

M. de Coatmorvan ne se doutait pas de la manière dont sa fille avait accueilli ses idées sur la façon de souhaiter la bienvenue, car il s'occupait d'une bouteille convenablement salie, que Coupaïa venait sans bruit de déposer sur la table. Lionel reprit sa place, moitié souriant, moitié confus.

— Cette petite paysanne se donne de bien grands airs, pensait-il, je lui ferai payer cher cette petite scène dans laquelle elle m'a fait jouer le rôle d'un niais. Elle s'est aperçue que je me moquais d'elle pardieu, elle n'est pas si bête qu'elle en a l'air.

— Mon neveu, reprit M. de Coatmorvan en levant son verre à demi plein, choquons, suivant la vieille coutume, à ton arrivée à Coatmorvan. Et maintenant revenons à ce que nous disions. De quoi parlions-nous, quand Yvonne est entrée ?

— Je vous exposais les motifs qui m'empêchaient de rester à Coatmorvan aussi longtemps que je le voudrais, dit Lionel, qui ne tenait pas à remettre son oncle sur le terrain glissant de la politique.

— Ah oui ! et je les trouvais détestables. Dis donc, Yvonne, ton cousin que voici s'imagine qu'arrivé de Paris, pour me voir, nous le laisserons repartir au bout de huit jours. Ah ! ah ! cela te donne comme à moi envie de rire, n'est-ce pas ?

Yvonne, qui ne riait ni ne paraissait avoir envie de rire, feignit de n'avoir pas entendu, ce qui la dispensa de répondre.

Lionel la regardait à la dérobée, et dans son regard expressif se peignirent tour à tour un étonnement profond et une admiration involontaire. Yvonne de Coatmorvan, cette petite paysanne dont il avait ri, était d'une beauté remarquable et, ce qui est plus rare, classique. Dans les traits de cette Bretonne timide se retrouvaient les lignes harmonieuses du plus pur type grec et sa taille, qui avait peut-être plus de noblesse que de grâce, offrait néanmoins les plus heureuses proportions. Une légère teinte brune, répandue sur son cou et sur ses mains, lui ôtait, au premier abord un peu d'éclat, mais, en revanche, ornait sa beauté de cette fleur de santé qui est un des charmes de la jeunesse. Ses épais cheveux noirs, relevés